

University of Groningen

Culpabilité et masochisme féminin

Vandermeersch, Patrick: 070541736

Published in:
XVI Congreso Internacional Género y Religión

IMPORTANT NOTE: You are advised to consult the publisher's version (publisher's PDF) if you wish to cite from it. Please check the document version below.

Document Version
Publisher's PDF, also known as Version of record

Publication date:
2003

[Link to publication in University of Groningen/UMCG research database](#)

Citation for published version (APA):

Vandermeersch, P. . (2003). Culpabilité et masochisme féminin. In C. Domínguez, & R. Briones (Eds.), *XVI Congreso Internacional Género y Religión* (pp. 473 - 486). Universidad de Granada.

Copyright

Other than for strictly personal use, it is not permitted to download or to forward/distribute the text or part of it without the consent of the author(s) and/or copyright holder(s), unless the work is under an open content license (like Creative Commons).

The publication may also be distributed here under the terms of Article 25fa of the Dutch Copyright Act, indicated by the "Taverne" license. More information can be found on the University of Groningen website: <https://www.rug.nl/library/open-access/self-archiving-pure/taverne-amendment>.

Take-down policy

If you believe that this document breaches copyright please contact us providing details, and we will remove access to the work immediately and investigate your claim.

Downloaded from the University of Groningen/UMCG research database (Pure): <http://www.rug.nl/research/portal>. For technical reasons the number of authors shown on this cover page is limited to 10 maximum.

Culpabilité et masochisme féminin Patrick Vandermeersch

On est surpris quand, de nos jours, des gens se flagellent en public. C'est ce qui se passe pourtant, au Nord de l'Espagne, plusieurs fois par an. J'étais stupéfait. Et pourtant, à force de m'y confronter et d'apprendre à mieux connaître les gens qui se soumettent à cette pratique, l'expérience a perdu de son exotisme. Elle s'est retournée contre moi-même et m'a questionné sur la spécificité du christianisme et de son vécu quotidien de la foi. Une des questions fondamentales qui me sont restées est celle concernant l'importance du vécu de la Passion — aux deux sens du mot — dans la tradition chrétienne. Et, question suivante : la sécularisation est-elle due à une perte du sacré ou, bien autrement, à une révolte contre le masochisme contenu dans la façon dont le christianisme a prêché la morale ?

Acculés par la montée de l'indifférence religieuse qui a pris le relais de l'anticléricalisme, nous avons en effet tendance à nous cramponner à l'affirmation de l'essentiel, c'est-à-dire de discuter surtout de l'existence de Dieu. Le scientisme militant remontant au dix-neuvième siècle, mais qui revient de nos jours, semble nous donner raison. Si Dieu n'existe pas, le christianisme perd son sens, cela semble évident. C'est bien sûr indiscutable du point de vue métaphysique. Pourtant, il n'est pas certain que cette question fondamentale soit le point sur lequel la désaffection religieuse s'est jouée. En filigrane, ce serait peut-être ce qui fait la spécificité du christianisme : sa conception du péché originel et du rachat du genre humain par un sacrifice divin. Cette conception a surtout marqué le second millénaire et on peut se demander si elle n'a pas fait fausse route. Elle a en tout cas induit une psychologie de soumission et de masochisme sur laquelle la modernité a buté.

La toile de fond de l'histoire de la flagellation

Pourtant, je ne m'attendais pas à des questions si fondamentales en entreprenant une recherche dont l'occasion fut fortuite, même si elle fut surprenante : la rencontre avec les flagellants de la *Cofradía de la Vera Cruz* de San Vicente de la Sonsierra en Espagne. J'ai appris à connaître ces gens, au demeurant fort sympathiques, qui ne m'ont pas demandé de me meurtrir le dos, mais seulement d'avoir un foie assez solide pour ingurgiter fraternellement et sans mesure le bon vin produit dans ce coin merveilleux de la Rioja. Ils m'ont fait part de leur propre étonnement devant leur pratique séculaire et ils m'ont demandé si je savais d'où elle venait. J'en ai donc fait l'histoire. Ce

fut de l'histoire locale au début, mais celle-ci s'est vite muée en histoire plus générale de la spiritualité chrétienne concernant la Passion.¹ J'ai été surpris de constater que la pratique de se flageller était à l'origine (XI^e siècle) une affirmation fière de soi. En se battant le corps, on se sentait uni au corps du Christ. Le flagellant vivait intensément et charnellement sa propre participation à la souffrance salvatrice. En cela, le geste est emblématique de la spiritualité de la Passion qui marquera le second millénaire.

À partir du XVI^e siècle, avec la montée de la modernité, la flagellation s'est curieusement muée en « discipline ». Ce dernier terme fut d'ailleurs introduit sciemment pour remplacer celui de flagellation qui flairait trop l'hérésie. Le sens de la pratique changea. Elle fut détachée de la participation aux souffrances du Christ et du superbe qui l'entourait. Elle devint un exercice pour soumettre la chair. Au fil des siècles, elle glissa encore plus loin, jusqu'à devenir l'expression de la soumission radicale et de la dévalorisation de soi-même. Elle vint à faire partie d'une spiritualité qui prônait l'annihilation de soi-même. Celle-ci a culminé au XIX^e siècle en installant au cœur du christianisme une conception malsaine du péché et de la culpabilité. C'est ici qu'on peut parler de masochisme. Notons que c'est précisément la réaction contre cela qui a donné lieu à la naissance de notre A.I.E.M.P.R.

Ce masochisme n'est donc pas quelque chose qui est limitée à cette pratique particulière qu'est la flagellation ou la discipline. Au contraire, on pourrait dire que la flagellation est l'expression symbolique et exemplaire de ce qui s'est passé dans le cœur des chrétiens, des catholiques en particulier. Le masochisme est-il une invention catholique ? C'est lapidaire comme formule, mais c'est une question véritable. Mais bien sûr, il faudrait voir de plus près ce que le masochisme est en détail. Et comme la psychanalyse tient une place centrale à l'A.I.E.M.P.R., et que ce n'est une des seules disciplines qui se soit penchée sur le masochisme, commençons par notre père à tous, ce père qui ne persévère d'ailleurs pas toujours, Sigmund Freud.

Freud sur le masochisme

L'étude sur le problème économique² du masochisme est un des textes de Freud les plus ardues que je connaisse. Après l'avoir lu et relu, je crois néanmoins pouvoir désintriquer ce texte touffu. Je crois surtout que Freud y rate un des points qui me semble maintenant essentiel : que le masochisme féminin de l'homme renvoie à une image spécifique de la femme. Et j'ajoute-

1. P. Vandermeersch, *La chair de la passion. Une histoire de foi : la flagellation*, Cerf, Paris 2002.

2. Pas: « oecuménique », comme un collègue le disait toujours.

rai, puisque notre association porte une attention particulière au catholicisme : cette image particulière de la femme se retrouve en Notre Dame.

Notons d'abord l'approche physiologique, qu'on retrouve toujours chez Freud quand il ne s'en sort pas. Son article commence en effet par faire référence à la pulsion de mort, dont il avait dit, quand il l'avait introduite dans son *Au-delà du principe de plaisir*, qu'elle était de la grande spéculation.³ Cette pulsion de mort, dit-il, a tendance à ramener tout organisme à son niveau d'excitation le plus bas. Faisant référence à une des figures fondatrices de notre A.I.E.M.P.R., Barabara Low, il accepte de donner le nom de « principe de nirvana » à cette pulsion de mort. Pour que la vie ne tombe pas à plat, il faut donc que la libido s'en mêle. Cette affirmation tombe un peu vite, et Freud a dû s'en rendre compte. Pourquoi la libido serait-elle agréable en soi et comment se fait-il que, contrairement à d'autres pulsions, elle veut maintenir son excitation ? C'est probablement, dit Freud, qu'il doit y avoir des tensions agréables et des désagréables, et ce pourrait être l'expérience du rythme qui donne aux premières leur caractère propre. Notons cette hypothèse, faite en passant, et non seulement parce qu'elle pourrait plaire aux Kleinien et à d'autres psychanalystes privilégiant le prégénital. C'est aussi une concession à Jung, qui avait mis en exergue un passage des *Trois essais sur la sexualité* où Freud avait déjà posé cette hypothèse. Jung l'avait remarqué pour dire que, si c'était le rythme qui était à la base de la libido, cela ébranlait la conception Freudienne de la sexualité comme procédant d'une pulsion propre, bien distincte des pulsions du moi.⁴ En réaction, Freud avait supprimé ce passage des éditions suivantes des *Trois essais*. Ici, cette hypothèse est donc remise en avant.

Mais revenons à l'axe majeur de l'argumentation. Dire que la libido — que ce soit grâce au rythme, ou non — est un contrepoids à la pulsion de mort, cela nous mène-t-il à quelque compréhension du masochisme ? Pour ma part, je ne le vois pas. Cela me fait uniquement penser à ce que je vois sur les plages des Îles Canaries où j'écris ce texte. Après qu'on se soit fait griller au soleil et qu'on se sente avachi malgré plusieurs couches de crème solaire, on a le besoin d'aller en boîte la nuit. C'est tout. Où est le masochisme ?

Le texte tombe en effet à plat, comme si Freud, lui, était allé se coucher, et c'est comme si c'était le lendemain qu'il reprend son texte pour essayer une seconde approche. Il pose qu'il y a trois formes de masochisme

3. « Was nun folgt ist Spekulation, oft weitausholende Spekulation, die ein jeder nach seiner besonderen Einstellung würdigen oder vernachlässigen wird. » S. Freud, *Jenseits des Lustprinzips* (1920), G.W. XIII, p. 23; trad. fr.: « Au-delà du principe de plaisir », *Œuvres Complètes*, vol. XV, PUF, Paris 1996, 295.

4. C.G. Jung, *Wandlungen und Symbole der Libido*, (1^{ère} éd.: 1911-1912) DTV, Munich 2001, 113, spécialement note 1. La traduction française reprend une édition ultérieure (*Symbole der Wandlung* 1950), qui ne contient plus ce passage.

(et, soulignons, tout au long de son texte il continuera à affirmer que ce sont trois formes du *même* masochisme) : le masochisme érogène, le masochisme féminin et le masochisme moral, ce dernier n'ayant été que récemment reconnu par la psychanalyse. Ce dernier se retrouve dans le sentiment de culpabilité inconscient.

Pour continuer son exposé, il commence par le masochisme féminin qui est, nous dit-il, le plus accessible. Suivons son raisonnement pas-à-pas, même s'il peut heurter des féministes des plus modérées. Ce masochisme féminin, on le connaît bien chez l'homme, cas auquel Freud se limitera. On le reconnaît à une série de fantasmes typiques : on veut être attaché, frappé, flagellé, forcé à dire son obéissance, c'est-à-dire, être traité comme si on était un enfant désobéissant. Mais, ajoute Freud, à y voir de plus près, on voit que ces mêmes fantasmes représentent aussi la situation telle que l'enfant se représente la femme dans l'acte sexuel : châtrée et pénétrée. Et Freud nous annonce pour plus tard dans son article une explication facile pour cette combinaison de fantasmes concernant l'enfant désobéissant d'une part et la femme de l'autre (G.W. 375). N'oublions pas sa promesse. Puis il ajoute : sous-jacent à ces fantasmes de masochisme féminin, il y a un sentiment de culpabilité qui est bien conscient, bien que les motifs en soient inconscients. Mais, pour Freud, il est clair que ceux-ci ne peuvent qu'avoir trait à la masturbation infantile.

De là, il passe au masochisme érogène, le plaisir lié à la souffrance qui est sous-jacent au masochisme féminin. Ce masochisme érogène est plus ardu à expliquer. Chez l'enfant, nous dit-il, l'excitation sexuelle est provoquée par de tas de processus dès que ceux-ci atteignent un niveau d'excitation assez élevé (...*sobald die Intensität dieser Vorgänge nur gewisse quantitative Grenze überstiegen hat* G.W. 375). Chez l'enfant donc, la douleur est également érotisée dès qu'elle dépasse un certain seuil, ce qui n'est plus le cas, nous dit Freud, chez l'adulte. Remarquons qu'ici, il ne répète pas simplement ce qu'il avait dit de l'érotisation de la pulsion de mort au début, car la pulsion de mort ou principe de nirvana n'est pas la recherche de la douleur ! D'ailleurs, Freud le voit tout de suite lui-même, et il remarque que son explication rate jusqu'ici ce qui est quand même intimement lié au masochisme comme si c'était sa face opposée : le sadisme. Posons pour nous-mêmes la question si cela est si évident, que sadisme et masochisme soient la face de la même chose. Mais, dans ce texte en tout cas, Freud semble le croire, et cela le mène à une nouvelle digression sur la pulsion de mort dont une partie se déchargerait non plus en prenant le propre organisme comme cible mais en se focalisant sur le monde extérieur. Et puis, en quelques lignes, il nous dit que la pulsion de mort devient ainsi pulsion de destruction, pulsion de mainmise, volonté de pouvoir (*Wille zur Macht*) (G.W. 376). Tout cela va bien vite, et c'est ici que le bât blesse. Car il en déduit que ce qui reste à l'intérieur de l'organisme,

c'est le masochisme érogène. Nous ne sommes plus aux Îles Canaries et ses boîtes bien conventionnelles. Nous sommes dans des lieux bien plus spécialisés. Car il ne s'agit pas de l'érotisation du nirvana, mais de l'érotisation de la douleur.

Tout reste d'ailleurs touffu. Car comment concevoir qu'une tendance à fonctionner au niveau le plus bas se dirige sur le monde extérieur ? Difficile à comprendre. Et comment le reste de cette tendance deviendrait-elle plaisir à avoir mal ? On a l'impression que Freud a obscurément senti qu'il lui fallait un tour de passe-passe pour retrouver quelque part une agressivité « naturelle », sans devoir retourner à ses conceptions précédentes comme quoi le masochisme est du sadisme/agressivité retourné contre soi-même (*Pulsions et destins de pulsions*). Mais Freud a délaissé cette conception, qui, si on la suivait à bout, introduirait quelque chose d'ordre homosexuel, c'est-à-dire de la relation à l'alter-ego, dans l'origine du masochisme. Le masochisme féminin, qui lui semble le plus accessible, n'aurait plus sa place.

Freud patauge, et il l'affirme tout bonnement : les différents alliages entre libido et pulsion de mort sont difficiles à comprendre. « En prenant son parti d'une certaine inexactitude, on peut dire que la pulsion de mort qui est à l'œuvre dans l'organisme — le sadisme originaire — est identique au masochisme. » (G.W. 377, trad. fr. p. 292.) Cela ne fait que répéter ce que nous ne comprenons toujours pas. Puis, dans son texte, des formules bien connues s'enchaînent et risquent d'endormir notre attention. Le masochisme originaire — que ce soit la propension au repos ou la douleur qui s'érotise — s'inscrivent dans les phases subséquentes de l'évolution sexuelle : c'est la peur d'être mangé par le père, le désir d'être pénétré par lui, la peur de la castration. Nous pensons à l'Homme aux Loups où ces formules servaient à démêler, au tant que possible, des symptômes relevant de plusieurs stades. Mais avouons qu'ici, ces formules nous laissent sur notre faim.

Devenus assez perplexes, nous suivons Freud dans sa discussion de la troisième forme du masochisme, le masochisme moral. Ce masochisme-là, nous dit Freud, semble avoir perdu son caractère sexuel, car celui qui en souffre ne cherche pas seulement des personnes aimées à qui se soumettre. Il se contente de n'importe qui : « Le véritable masochiste tend toujours la joue quand il a la perspective de recevoir une gifle. » (G.W. 378, trad. fr. p. 293) C'est donc, dit Freud, la souffrance comme telle qu'on recherche. Et on pourrait croire qu'il s'agit là simplement d'un retour, non-érotisé, de l'agressivité (qui, elle, est issue de l'extériorisation de la pulsion de mort) sur le sujet lui-même. Néanmoins, dit Freud, il serait bon de tenir compte de ce que le langage courant suggère quand il emploie pour les trois formes le même terme de « masochisme » et de voir si, là également, la sexualité ne serait quand même pas présente.

Partant de la réaction thérapeutique négative — un besoin de punition empêche les patients de guérir, mais un contre-coup dans la vie,⁵ vécu comme punition, les libère de leurs symptômes — il reprend la présentation du complexe d'Œdipe. Pour ne pas perdre le fil, disons directement où il aboutira : il distinguera l'agressivité pure (issue donc de l'extériorisation de la pulsion de mort) qui se mêle au surmoi et qui accentue de façon sadique l'autorité des parents qu'on a intériorisée (« tu resteras une nullité toute ta vie »), et le masochisme du moi, qui recherche la punition par le père parce que celle-ci a pris la signification d'être pénétré par le père comme si on était une femme. Ce dernier désir, qu'on peut à juste titre appeler « masochiste » puisqu'il est érotisé, reste le plus difficile à vaincre, puisqu'il reste inconscient. Bien que différent, il fait donc cause commune avec le surmoi sévère et sadique, qui lui n'est pas érotisé et dont on a d'habitude conscience. Et c'est grâce au travail souterrain du masochisme caché que les surmoi semblent invincibles : c'est l'érotisme du masochisme sous-jacent qui est en fait à l'œuvre. On comprend, dès lors, que ce sont justement les gens qui ne parviennent pas à être agressifs qui se font à eux-mêmes le plus de reproches. Alors qu'on pourrait croire que leur conscience devrait se sentir plus à l'aise, ils se sentent bien plus coupables que ceux qui osent donner du lest à leur propre agressivité. En lisant ces conclusions de Freud, on ne peut que penser à ce qu'il avait dit sur ce qui avait en fait guéri l'Homme aux Loups de sa névrose : la prise de conscience de son désir masochiste d'être pénétré par son père.

Mais allons un peu en arrière dans le texte pour voir plus en détail comment Freud présente le complexe d'Œdipe avant d'arriver à sa conclusion que nous venons d'esquisser. Il nous dit que pour surmonter (*überwinden*) le complexe d'Œdipe, il faut que la relations aux parents — ici, il parle des deux au pluriel, et non seulement du père — perde son caractère érotique. Et il insiste sur ce point : « C'est seulement de cette manière que le complexe d'Œdipe peut être surmonté. » (G.W. 380, trad. fr. p. 294.)

C'est alors que le surmoi peut être chargé de l'agressivité non-érotisée qui vient de l'extériorisation de la pulsion de mort. Mais beaucoup de personnes ne parviennent pas à détacher la libido de leurs images parentales. Et c'est là qu'une régression peut faire place et que le désir d'être puni peut se muer en désir d'être frappé par le père, ce qui est très proche du désir d'avoir une relation passive au père comme si on était une femme. Et c'est bien la clef de tout cet article, raison pour laquelle nous citons l'original, car c'est cette conception qui semble être pour Freud la solution très simple annoncée plus haut :

5. Il donne trois exemples, dont on peut se demander s'ils font tous appel à la même structure psychologique et s'ils ont rapport aux mêmes pulsions: les affres d'un mariage malheureux, la perte de sa fortune et une grave maladie somatique.

Wir können den Ausdruck « unbewusstes Schuldgefühl » übersetzen als Strafbedürfnis einer elterlichen Macht. Nun wissen wir, dass der in Phantasien so häufige Wunsch, vom Vater geschlagen zu werden, dem anderen sehr nahe steht, in passive (feminine) sexuelle Beziehung zu ihn zu treten, und nur eine regressive Entstellung desselben ist. (G.W. p. 382)

Mais dans cette dernière formule, la mère, qui avait fait une brève apparition comme objet de la libido, a bien vite disparu.

Mystères de la femme et de Notre Dame

À la réflexion, qu'est-ce que ce texte de Freud nous a apporté ?

Commençons par son recours à la pulsion de mort. À quoi a-t-il servi ? À rien. Ce ne fut qu'un écran de fumée, dont on voudrait bien savoir ce qu'il devait cacher. Vraisemblablement, Freud se retrouve devant le problème des sources de l'agressivité, qu'il ne veut pas — ou plus — concevoir comme pulsion première. Il semble aussi vouloir effacer sa conception que des pulsions peuvent se retourner sur le sujet lui-même grâce à un passage par l'alter-égo, donc par quelque chose de l'ordre homosexuel. Il nous présente alors un mécanisme assez curieux comme quoi la pulsion de mort, tendance à acquérir pour soi-même le niveau d'excitation le plus bas, deviendrait, quand elle est extériorisée, désir de faire quelque chose à l'autre. Et si nous venons d'employer la formule « faire quelque chose à l'autre », c'est parce que Freud semble passer bien trop allègrement de l'élimination de ce qui est étranger — ce qu'on peut encore concevoir — à la main-mise sur lui, érotisée, sadique. Même s'il y avait là un continuum, il reste des distinctions qui demandent à être élaborées. Mais en tout cas, jusqu'ici la pulsion de mort n'a servi qu'à postuler que l'agressivité n'était pas quelque chose de primaire, ni d'ailleurs — ce pourrait être quelque chose d'important, mais Freud ne le dit pas — quelque chose de réactif. Ce n'est pas parce qu'autrui — ou plus simplement, le monde extérieur — trouble ma quiétude, que je deviens agressif. En tout cas, cette idée n'est pas thématisée.

Il y a un autre aspect qu'on pourrait mettre en relation avec cette pulsion de mort : le fait qu'on puisse rendre la douleur moins insurmontable, et peut-être même agréable, en l'érotisant. C'est bien là la définition du masochisme érogène et la donnée clinique reste intact même si nous ne la comprenons pas. Mais peut-on encore parler de pulsion de mort pour indiquer la douleur ? D'après sa définition, ce n'est pas la pulsion de mort qui produit la douleur, au contraire !

Oublions donc cette pulsion de mort introduite par Freud comme « grande spéculation » et passons à ce qui lui semble le plus facile à discerner

et à comprendre, le masochisme féminin. Mais quelle est l'image de la femme qui donne son nom à ce masochisme ? C'est clair : la femme est ici le mâle châtré, tel que l'enfant se le représente et tel qu'inconsciemment il voudrait devenir pour devenir le (la ?) partenaire sexuel(le) du père. C'est-à-dire que tout ce qui est relationnel se joue dans le cas du garçon, le seul qu'il considère, dans une relation d'homme-à-homme, et que les liens qui unissent l'enfant à sa mère sont tout à fait perdus de vue. L'amour anaclitique, dont Freud nous avait parlé dans *Pour introduire le narcissisme*, n'a ici aucune place, et tout se passe ici comme s'il n'y avait que l'amour d'identification qui soit en jeu, cet amour ayant ensuite été travesti en désir d'être une femme : voilà l'Œdipe renversé.

Je dis tout de suite que cette intuition, même si elle est unilatérale et incomplète, n'est pas nécessairement fausse. Mais il faudrait l'explorer à fond. Est-ce que parce qu'il reculait devant cette possibilité entrevue que Freud a fait appel à l'écran de fumée qu'étaient ses spéculations sur la pulsion de mort ?

Et, bien sûr — je m'imagine que certains auditeurs piaffent d'impatience — il manque la vraie femme ainsi que la mère. Mais, attention, je pense qu'on ne ferait qu'interrompre prématurément la réflexion en introduisant ici la relation maternelle à cette sauce Winnicott qui plaît tellement aux psychologues de la religion d'obédience anglo-saxonne. Car quelle est cette image de femme qu'il faudrait introduire ici ? Et si j'emploie cette formule, c'est parce que je pense que tout autant que l'ordre symbolique véhicule et structure l'imaginaire autour de phallus, il fait aussi circuler dans l'imaginaire culturel dans lequel nous baignons certaines images de femmes. Et celles-ci ne sont pas, faut-il le dire, nécessairement châtrées. Elles ne deviennent pas des hommes, pour autant.

Dans mon étude sur la flagellation, j'avais été frappé par la présence imposante de Notre Dame dans les chants de flagellants du quatorzième siècle. Le *Stabat Mater* vient vraisemblablement d'eux, et la dévotion à la Mère qui est Reine du ciel (*Salve Regina* !) s'installe au moment où se fondre dans le corps souffrant du Christ — ou du moins : l'incorporer — devient l'acte religieux par excellence (eucharistie). Une étoile nouvelle prend place au firmament chrétien, et ce n'est pas par hasard que sa première dénomination est *Stella maris*. Et puis son titre s'imposera : l'Immaculée Conception. Et j'insiste, pour ceux qui ont oublié leur catéchisme, que cela veut pas dire que Marie est restée vierge tout en devenant mère. Ce dernier fantasme n'est que secondaire par rapport au premier. L'Immaculée Conception veut dire que Marie n'a pas hérité du péché originel quand elle fut conçue par ses parents, Joachim et Anne, et qu'elle possède donc un corps différent de celui du

commun des mortels. Elle a un corps céleste qui est capable de faire un Dieu,⁶ elle est donc une femme hors-pair. C'est presque une Astarté qui réapparaît, et ce n'est certainement pas la bonne maman qui cajole ses petits et leur donne les ours de Winnicott. Marie, femme phallique ? Tout donne à croire qu'on pourrait résumer son apparition de cette façon, au début en tout cas. Et il faudra en effet toute une évolution bien policée par la pastorale pour qu'elle se contente d'apparaître à Lourdes en toute simplicité. Et là, elle acquerra les traits rassurants d'une femme à la ceinture bleu pâle et on lui ôtera même souvent le serpent que l'iconographie lui attribue et qu'elle est, malgré tout, encore censée écraser négligemment, mais avec assurance.

Mais, si des oreilles pieuses sont choquées, soyez rassurés : « femme phallique » est un raccourci qui n'explique rien et qui n'a que la même valeur que la *vis dormitiva* dont Molière s'amusera. Et, surtout: femme phallique ne veut pas dire « homme ». Cela reste un corps dont on est né, un corps à corps qui nous collera à la peau et qui ne recevra sa structure que grâce au discours culturel et les images qu'il propose. En revanche, je crois que nous avons encore beaucoup à explorer de notre patrimoine culturel et de l'imaginaire qu'il nous a proposé pour étayer nos désirs. Et c'est à ce niveau que j'aimerais remplacer la pulsion de mort introduite par Freud par une analyse de la façon dont les pulsions primitives s'organisent autour de fantasmes transmis par la culture. Introduire, comme Freud le fait, des hypothèses ou des métaphores d'ordre biologique, donne l'impression que nos structures psychologiques de base relèvent de processus physiologiques intemporels. Il vaudrait peut-être mieux d'analyser les fantasmes que l'histoire du christianisme a instillés dans notre patrimoine culturel. C'est peut-être la voie pour comprendre et surmonter ce qui s'est présenté à nous, peut-être seulement à un moment donné de notre histoire culturelle, comme masochisme.

6. Cette idée se retrouve encore dans nos pratiques de cuisine, dans le 'bain-Marie'. Tout comme le divin est passé par la chair humaine pour sauver le monde, de même la chaleur du feu traverse l'eau.

Senso di colpa e masochismo femminile

Patrick Vandermeersch

Scrivendo il mio libro sulla flagellazione e sulla storia della spiritualità della Passione (P. Vandermeersch, *La chair de la passion. Une histoire de foi : la flagellation*, Paris, Cerf, 2002) mi ha colpito il fatto che la flagellazione al suo apparire (nel secolo XI) era condannata come un atto di superbia. Il flagellante, infatti, tormentandosi si sentiva intimamente legato a Cristo e di conseguenza – nella ricerca della salvezza – respingeva la mediazione ecclesiastica. Partecipava alla sofferenza redentrice in maniera diretta e carnale.

Nel secolo XVI, al sorgere della modernità, il concetto della flagellazione cambiò radicalmente. Essa si trasformò in una 'disciplina'. Questo termine fu introdotto intenzionalmente per indicare la nuova spiritualità in sviluppo e per prendere le distanze dalle pratiche 'eretiche' di una volta. La flagellazione diventava una tecnica per sottomettere la carne, una tecnica cui si ricorreva sempre di più in segreto, soprattutto dopo la pubblicazione di Boileau che ne stigmatizzava gli effetti sessuali. Man mano questa tecnica condusse al deprezzamento della propria personalità mutandosi così in masochismo vero e proprio. Pertanto la flagellazione diventava emblematica di quel patologico senso di colpa a cui hanno dato risposta gli psicanalisti e da cui è nata la nostra A.I.E.M.P.R.

Tra le categorie psicoanalitiche che riguardano il masochismo, ce n'è una in particolare che merita di essere studiata in modo più ampio: quella del masochismo femminile. Non dimentichiamo che Freud non ha introdotto questo termine per indicare il masochismo della donna. Anzi, si tratta proprio della psicologia dell'uomo. Il termine indica uno stadio intermedio tra il masochismo erogeno e quello morale. Come bisogna interpretarlo? E come lo si deve mettere in rapporto con i fantasmi che riguardano le donne i quali sono molto presenti nell'immaginazione umana, in particolare nel cristianesimo? Si possono seguire due strade per giungere alla risposta. Anzitutto c'è l'esperienza clinica. Però esiste anche la strada complementare, quella dello studio dei fantasmi riguardanti la femminilità, i quali mediante la storia culturale del cristianesimo, sono divenuti parte della nostra cultura. In questo contesto, non dobbiamo trascurare le diverse rappresentazioni di Maria, la cui identificazione come 'vergine' ha acquisito una posizione centrale solo ai tempi moderni. Nel mio libro ho esposto questi aspetti solo in modo conciso, ma essi dovrebbero essere studiati più profondamente. Al convegno spero di poter presentare i progressi fatti in questo campo.

Culpa y masoquismo femenino

Patrick Vandermeersch

En mi estudio sobre la flagelación y la espiritualidad de la Pasión (P. Vandermeersch, *La chair de la passion. Une histoire de foi : la flagellation*, Paris, Cerf, 2002), me ha sorprendido el hecho de que al inicio (siglo XI) la flagelación estaba considerada como un acto de orgullo. Golpeándose el propio cuerpo, el flagelante se sentía íntimamente unido al cuerpo de Cristo, negando de esa manera la mediación clerical. Participaba de forma muy carnal al dolor redentor. Esto se ha cambiado en el siglo XVI, con el apogeo de la modernidad. La flagelación se transformaba en disciplina, palabra nueva que fue introducida intencionadamente para indicar una nueva espiritualidad y negar las reminiscencias heréticas. Se volvía en una técnica para someter la carne, que se practicaba en secreto, especialmente después del libro de J. Boileau que había designado el efecto sexual de la práctica. Al final este ‘disciplina’ fue parte de una espiritualidad de desvalorización de sí mismo, conteniendo verdadero masoquismo. En este sentido, la flagelación es emblemática del sentimiento malsano del pecado y de una culpabilidad morbosa — la misma que ha dado nacimiento a nuestra A.I.E.M.P.R.

Dentro de las categorías psicoanalíticas que se tratan del masoquismo, hay una que necesita una investigación más elaborada: la de masoquismo femenino. Freud no la utiliza para indicar el masoquismo de la mujer, no se olvide! El concepto concierne la psicología del varón e indica una fase intermediaria entre el masoquismo erótico y el masoquismo moral. ¿Cómo se concibe este proceso? ¿Y cómo se vincula a las representaciones de mujeres tan frecuentes en la imaginación humana — la cristiana en particular? En primer línea, prosiguiendo una elaboración teórica desde la clínica. Pero hay una vía complementaria: un análisis de los fantasmas de mujeres que la historia cultural del cristianismo ha instilado en nuestra cultura. En este asunto, no podemos dejar de lado las diferentes imágenes de Nuestra Señora, que se volvería en ‘la Virgen’ sólo en tiempos modernos. Aunque he enseñado estas cosas en mi libro, no las he elaborado a profundidad. Espero poder elaborar esta problemática mejor presentando al congreso el trabajo que hago con mis colaboradores en Groningen.

Culpabilité et masochisme féminin

Patrick Vandermeersch

Dans mon étude récente sur la flagellation (P. Vandermeersch, *La chair de la passion. Une histoire de foi : la flagellation*, Paris, Cerf, 2002), j'ai été surpris de constater que la pratique de se flageller était à l'origine (XI^e siècle) une affirmation fière de soi. En se battant le corps on se sentait uni au corps du Christ. Le flagellant vivait intensément et charnellement sa propre participation à la souffrance salvatrice. En cela, le geste est emblématique pour la spiritualité de la Passion qui marquera le second millénaire.

À partir du XVI^e siècle, avec la montée de la modernité, la flagellation s'est curieusement muée en « discipline ». Ce dernier terme fut d'ailleurs introduit sciemment pour remplacer celui de flagellation qui flairait trop l'hérésie. Le sens de la pratique changea. Elle fut détachée de la participation aux souffrances du Christ et du superbe qui l'entourait. Elle devint un exercice pour soumettre la chair. Au fil des siècles, elle glissa encore plus loin, jusqu'à devenir l'expression de la soumission radicale et de la dévalorisation de soi-même. Elle vint à faire partie d'une spiritualité qui prônait l'annihilation de soi-même. Celle-ci a culminé au XIX^e siècle en installant au coeur du christianisme une conception malsaine du péché et de la culpabilité. C'est ici qu'on peut parler de masochisme. Notons que c'est précisément la réaction contre cela qui a donné lieu à la naissance de notre A.I.E.M.P.R.

Dans les théories psychanalytiques auxquelles j'ai tenté d'avoir recours pour expliquer ce « masochisme », un terme de Freud demande une réflexion plus poussée : celui de masochisme féminin. Freud ne l'emploie pas pour parler du masochisme de la femme, ne l'oublions pas. Le terme dénote, dans la psychologie de l'homme, une phase intermédiaire entre le masochisme érogène et le masochisme moral. Comment concevoir cela ? Et comment mettre cela en rapport avec les représentations de femmes qui peuplent l'imaginaire humain — et l'imaginaire chrétien, plus particulièrement ? Pour faire progresser l'interrogation, il faut bien sûr creuser la théorie psychanalytique à partir de la clinique. Mais il faut aussi analyser les fantasmes que l'histoire du christianisme a instillés dans notre patrimoine culturel. À ce niveau, on ne saurait passer à côté des représentations concernant Notre-Dame, qui ne devient « la Vierge » que pendant la modernité. Si j'ai bien signalé cet aspect des choses dans mon livre, il a été trop peu élaboré. J'espère pouvoir mieux cerner la problématique en faisant part au congrès du travail que j'accomplis avec mon équipe à l'Université de Groningue.